





# LES LARMES DU LAC



Marie Havard

# LES LARMES DU LAC

*Le secret de Lochan Wynd*

Roman

DE LA MÊME AUTEURE  
paru en auto-édition

Romans :

*Les Larmes du Lac* (2015)

*Les Voyageurs Parfaits* (2010)

Recueil de nouvelles :

*Itinéraires Inattendus* (2020)

Retrouvez l'univers de Marie Havard :

Facebook : mariehavard.auteur

Instagram : marie.havard

Twitter : mariehavard\_

[www.mariehavard.com](http://www.mariehavard.com)

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-1997-9

© Marie Havard 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*à Luc, Kurt et Alexander,  
rencontrés à St Andrews*

*à mes ancêtres, ma grand-mère Louissette et  
ma cousine Alice*

*à Gaétan, Camille et Ange,  
dans mon cœur pour toujours*





## PRÉFACE

Ce roman mélange des faits historiques réels, des lieux réels et des personnages imaginaires.

L'année de mes vingt ans, je suis partie à St Andrews, en Écosse, pour faire mes études avec le programme Erasmus. Cette petite ville m'a vraiment plu et elle symbolise encore aujourd'hui pour moi un idéal de bonheur. Cette année passée là-bas restera gravée dans ma mémoire comme la meilleure année de ma vie : l'apprentissage de la vie loin de tout ce que l'on connaît, les belles rencontres, la vie étudiante et les petits boulots. Dans ce livre, j'ai voulu donner à la ville une présence forte, avec sa richesse historique et sa beauté sauvage.

Le surnaturel est forcément présent quand on parle de l'Écosse, cette terre aux nombreuses légendes ! Mais avec St Andrews il se mêle à l'histoire. J'ai ainsi voulu exprimer l'entremêlement de la souffrance de l'Histoire avec un grand H (les martyrs, la peste, les sorcières...) et des histoires avec un petit h (les baleiniers, la vie d'Elizabeth, celle d'Anne...).

J'ai également voulu évoquer un sujet plus profond, celui du deuil périnatal. Alors que j'avais

atteint la rédaction de plus de la moitié de ce roman, un événement terrible est arrivé : j'ai perdu mon fils à l'accouchement. Terminer ce roman et le publier ont ensuite été pour moi un objectif, un besoin vital et un moyen de remonter la pente. Ce livre a à la fois été un exutoire et un moyen de donner une existence aux enfants nés sans vie. Je vous donne rendez-vous à la fin de ce livre pour vous en dire plus.

En attendant, je vous laisse découvrir l'histoire d'Anne. Le cœur brisé, elle part vivre en Écosse, ce pays de légendes, dans une maison bien singulière au bord d'un lac. Bientôt, la maison qui murmure et d'étranges rencontres vont l'emmener dans une quête à laquelle elle ne s'attendait pas, au-delà des frontières avec le réel...

## I.

« *Je sors. Si un rayon me blesse  
je succomberai sur la mousse* »

(Arthur Rimbaud, *Bannières de Mai*)

J'arrivai à St Andrews par une fin d'après-midi orageuse, après une nuit blanche à l'aéroport. Un vieil homme fumant la pipe, assis sur le seuil de sa maison de pierre grise, m'avait guidée sur les derniers mètres :

— Vous continuez le long du terrain de golf, puis vous prenez la petite route de traverse, et vous serez à Lochan Wynd.

— Merci !

Il collait bien avec l'idée que je me faisais de l'Écosse. Après avoir longé d'immenses cours de golf, tirant derrière moi mes grosses valises malgré la fatigue du voyage, je parvins à destination. Je tenais encore à la main l'ébauche de plan que j'avais dessinée et sur laquelle se trouvait l'adresse complète. Je vérifiai : c'était bien là. La porte n° 7 se présenta devant moi, et je sonnai.

Dans la ruelle, de la mousse courait sur les pavés jusqu'aux marches de la maison. L'air était humide, il avait plu. Je me rendis compte que mon sac de voyage était arrêté sur une flaque d'eau et je le déplaçai en pestant contre moi-même. Je sonnai à nouveau. Normalement, mon arrivée était attendue.

La porte s'ouvrit soudainement, puis un long grincement suivit. Personne n'apparut dans l'encadrement de l'entrée, alors, empoignant mes bagages, je montai les quelques marches.

— Bonjour ! C'est Anne...

Un jeune homme me salua d'un signe de la main avant de disparaître furtivement dans une pièce voisine, visiblement en pleine conversation téléphonique. Je ne m'attendais pas à un grand comité d'accueil, mais malgré tout, je fus un peu déçue. J'entrepris donc de visiter seule la maison, dans laquelle j'allais habiter désormais. Au rez-de-chaussée se trouvaient une salle de bain, une cuisine, un salon et la terrasse. Dans la cuisine, deux tasses de café à moitié vides patientaient sur la table. La fenêtre en arc du salon, ou bow-window, donnait sur les façades voisines et sur la petite rue par laquelle j'étais arrivée. Je montai à l'étage par l'escalier en bois, pour rejoindre une autre salle de bain et trois chambres. Je n'eus pas de mal à trouver la mienne : la seule encore vide. En haut, une moquette d'un vert gazon recouvrait

tout le sol. Les Britanniques avaient l'air d'adorer cette couleur !

Les radiateurs fonctionnaient, ce qui me paraissait prématuré pour un mois de septembre encore doux. Dans le sud de la France, on ne les allumait pas avant la mi-octobre. La pièce semblait n'attendre que moi pour sortir de la léthargie dans laquelle elle était plongée ; le lit était fait, des cintres installés dans la penderie, la chaise tendait ses accoudoirs. La chambre sentait bon, un mélange d'orange et de cannelle, probablement un parfum d'intérieur. Je lus, sur les prospectus de bienvenue posés sur le bureau : « Vous serez charmés par l'atmosphère intemporelle de St Andrews. » J'étais prévenue...

Je m'approchai de la fenêtre, qui s'ouvrait en coulissant vers le haut. À la mode écossaise, elle n'avait pas de volet, mais des rideaux occultants aux motifs fleuris, un peu vintage. La vue donnait sur un bois précédé d'un petit lac, où des oiseaux venaient s'abreuver. C'était calme et reposant. Parfait pour se reconstruire.

J'étais enfin arrivée, je pouvais souffler et profiter de la ville, pourtant, un malaise m'étreignit. Ce n'était pas seulement la fatigue et je le savais. Depuis exactement huit mois, mon quotidien était devenu insipide, un manque perpétuel que rien ne pouvait combler. J'avais besoin de faire une parenthèse dans ce long

paragraphe mal écrit qu'était mon existence. J'étais partie pour me punir et me racheter une nouvelle vie. Ma *pénitence*, ma *rédemption*. Mais tout était si désagréablement silencieux dans cette maison... Guillaume n'était pas là pour me serrer contre lui. Il avait mon cœur avec lui et à présent, tous deux se trouvaient loin de moi, en France.

J'entrepris de ranger mes affaires. Sur les murs blancs, j'accrochai des portraits de mes amis et de mes proches. La nostalgie m'envahit, à voir ces visages figés, ces embrassades immobiles, à savoir ma famille si loin... Derrière la porte du placard, je plaçai les photos qui m'étaient les plus chères : d'abord, mes parents, verre à la main, sourire aux lèvres. Ce cliché avait été pris au réveillon de Noël, avant que cela n'arrive. Alors l'atmosphère était encore joyeuse... À côté, j'en installai une seconde : mon rire était franc, mes yeux brillants, et à mes côtés se tenait Guillaume, en costume, lui aussi l'air très heureux. Mes fiançailles restaient un moment formidable de ma vie. J'hésitai un peu avant de sortir la dernière photo de la boîte. C'était plus fort que moi... Je la saisis et la retournai lentement. Ma fille, Lara. Je ne pus m'empêcher d'éclater en sanglots. Si petite, si fragile... J'accrochai le cliché en caressant doucement le profil de mon bébé, puis je refermai la porte du placard. C'était encore douloureux, partir au loin ne changeait rien.

J'avais soudainement perdu Lara à la fin du sixième mois de grossesse. Elle m'avait quittée, et depuis, mon existence n'avait plus aucune saveur. Quelle injustice ! Tout démarrait si bien : les fiançailles avec l'homme de ma vie, un déménagement... C'était un peu comme si l'on m'avait coupé les ailes en plein vol. Ou plutôt comme si j'avais échoué dans la construction de notre famille. Car tout était de ma faute : j'étais incapable de donner la vie...

D'abord, je n'avais pas réalisé. Ce n'était pas possible, cela n'avait pas pu arriver, on finirait par me dire que c'était une farce morbide... Mais Lara ne revint jamais.

Alors, j'avais ressenti de la colère contre moi-même et un énorme chagrin, qui m'avait anéantie. J'avais perdu l'appétit et le sommeil, dénigrant tout ce qui me restait. Mes parents avaient essayé de m'aider, mais ils étaient maladroits et je n'en devenais que plus irritable. Je m'étais aussi isolée de mon fiancé. Je ne comprenais pas que Guillaume banalise ce qui nous arrivait, qu'il ne me parle pas de sa souffrance, qu'il veuille si vite oublier Lara, tourner la page pour se sentir mieux.

Dès que je voyais une femme enceinte ou une poussette dans la rue, je pleurais. Quand on me demandait gentiment comment ça allait, j'avais envie de m'enfouir à six pieds sous terre et d'y

mourir sans répondre. Mes amis n'osaient pas se manifester de peur de ne pas trouver les mots, mes parents se maintenaient à l'écart puisque j'avais été odieuse avec eux et Guillaume, la seule personne avec qui j'acceptais d'être, se réfugiait dans le travail, ne rentrant que tard le soir.

Je me sentais étrangère partout, tout le temps. J'en voulais à tout le monde. Je ne supportais plus de voir la maison, pleine des rêves que j'y avais faits. Dans chaque pièce, je me confrontais avec les images d'un futur que je m'étais imaginé : la chambre s'animait des gémissements de Lara, le salon se colorait de jouets d'enfants, une odeur de crème pour bébé embaumait soudainement la salle de bain... Tout ce sur quoi je posais mon regard n'était que peine. Je retombais sur des photos où j'étais enceinte. J'avais dû ranger dans un carton les petits vêtements que j'avais achetés, décrocher aussi la toise que l'on avait choisie ensemble Guillaume et moi, en pensant voir grandir notre fille. On me retirait tout : ce bébé, ces objets, ce futur... Je me sentais vide.

C'était dans cet état de désespoir que j'avais décidé de partir à l'étranger, seule, pour réellement être une étrangère et enfin me couper de tout, vivre en paix, faire le point. Partir pour mieux me retrouver... Mais pour l'instant, les souvenirs me semblaient toujours plus présents et la perte de Lara encore plus dure à supporter.



Repenser à tout cela m'avait épuisée, mais je me ressaisis : après tout, il n'était que cinq heures de l'après-midi. Je sortis explorer la ville pour me changer les idées. St Andrews était une petite bourgade coquette, où il semblait faire bon vivre. Il y avait un monde fou, des étudiants partout. Les façades de pierre étaient parées de fleurs à chaque fenêtre. Un magasin aiguïsa ma curiosité dans la rue marchande de Market Street : la devanture verte brillait de mille décorations de Noël. La dame qui tenait la boutique paraissait être une gentille grand-mère, avec ses longs cheveux blancs attachés en chignon et ses doux yeux bleus, ses joues bien rouges. Mon regard fut attiré par une étagère pleine de figurines.

— C'est mignon, n'est-ce pas ? En Écosse, les légendes restent vivantes.

Elle souriait d'un air bienveillant. Je repartis après avoir acheté deux fées en résine, typiques du folklore écossais. Elles seraient parfaites contre les insomnies, avait assuré la vieille dame.

Par la rue qui portait le nom de The Scores, je descendis vers la mer, oxygénée par un vent vivifiant. Tout était très beau, je n'en revenais pas : le gazon, les routes pavées, les bâtiments majestueux... Le soleil brillait, rendant le moindre brin d'herbe plus éclatant. Chez moi, dans le sud de la France, tout était tellement sec, en

comparaison... J'étais dans un état étrange, l'euphorie de me retrouver seule dans un lieu inconnu, peut-être...

Je me dirigeai vers la plage et m'y assis pour contempler la mer immense qui se retirait lentement, laissant derrière elle une énorme langue de sable mouillé et lisse. Des mouettes y pataugeaient, formant des traces triangulaires qui s'estompaient ensuite. De là, la ville était comme perchée sur un éperon rocheux. Un couple passa devant moi, se tenant la main, très « cliché » sur fond de soleil couchant.

Des gouttes commencèrent à tomber et je remarquai alors que des nuages sombres s'étaient amoncelés au-dessus de la mer. Je me remis en route, mais la pluie fut plus rapide que moi, et soudain une averse éclata. En l'espace de quelques secondes, je fus complètement trempée. Je courus ; mes vêtements me collaient à la peau et c'était très désagréable. Au bout de la rue, la maison se profilait, comme un éden de lumière. Enfin, je parvins devant l'entrée. La porte était ouverte et je me précipitai à l'intérieur.

Trois hommes m'observaient depuis le salon en souriant.

— Voilà notre Française ! Tu as fait l'expérience de notre météo surprenante, on dirait...

C'était Mathieu, le professeur de français avec qui j'avais été en contact avant de partir. J'ôtai mon manteau ainsi que mes chaussures qui laissaient des empreintes sales dans l'entrée et je les rejoignis. Ils s'étaient levés.

— Salut, moi c'est Alex.

Très grand et mince, avec ses grosses lunettes et sa masse de cheveux noirs bouclés, il ne lui manquait que le pantalon pattes d'éph pour avoir le look des années soixante.

— Je viens de Birmingham.

— Et moi c'est William.

William était blond aux yeux clairs, avec un large T-shirt rayé jaune et bleu, et des tongs aux pieds. Il avait un drôle d'accent coulant lorsqu'il parlait anglais.

— Tu es d'où ?

— De L.A.

L.A. : Los Angeles, États-Unis, cette mégapole lointaine et irréelle. Mathieu me tendit une tasse de thé.

— Tiens, prends, ça réchauffe.

— Merci... Je ne m'attendais pas à cette averse ! Le ciel était si bleu tout à l'heure !

— Il y a un dicton qui dit : « *Tu n'aimes pas le temps en Écosse ? Attends 5 minutes !* ». Tu t'habitueras, tu verras, après on ne sent même plus

la pluie, expliqua Alex.

— Et toi tu es d'où, Anne ? demanda William.

— D'Aix-en-Provence. Enfin, d'un village à côté.

La vapeur qui s'échappait des tasses se mélangeait à la fumée de nos cigarettes.

— Mathieu nous a dit que tu venais pour chercher un boulot... c'est ça ?

— Oui, je voudrais travailler ici pendant quelques mois, histoire de changer d'air. J'ai un peu d'économies, le temps de voir arriver les choses, mais le but n'est pas de me ruiner en prenant une année sabbatique !

— Sois la bienvenue chez nous, en tout cas.

Mon anglais était maladroit, mais je tins la conversation un petit moment, avant de me retirer dans ma chambre, sous prétexte d'être épuisée par le voyage. Ce n'était pas tout à fait faux : j'étais vraiment fatiguée. Mais surtout, je ne me sentais pas encore très à l'aise et je n'avais pas envie qu'ils me posent davantage de questions sur les raisons qui m'avaient poussée à venir vivre dans cette ville.

Je filai dans la salle de bain. Prendre une bonne douche allait m'apaiser avant l'heure du coucher. Les robinets me paraissaient bien vieillots, et j'eus un mal fou à réussir à les ouvrir.

Enfin l'eau régénérante coula, à mon grand soulagement, et, lavée de mes déboires de la journée, je partis au lit sans manger.



## II.

*« Lorsque tu voyages, tu fais une expérience très pratique de l'acte de renaissance. [...] Exactement comme un enfant qui vient de sortir du ventre de sa mère. Dans ces conditions, tu te mets à accorder beaucoup plus d'importance à ce qui t'entoure, parce que ta survie en dépend. Tu deviens plus accessible aux gens, parce qu'ils pourront t'aider dans des situations difficiles. [...] En même temps, comme tout est nouveau, tu ne distingues dans les choses que la beauté et tu es plus heureux de vivre. »*  
(Paulho Coelho, *Le Pèlerin de Compostelle*)

Dès ma première semaine en Écosse, je réalisai un rêve de longue date : partir en excursion à Édimbourg. Je fus éblouie par ma visite. La forteresse d'Édimbourg était une véritable montagne au cœur de la ville, qui me laissa sans voix. Au détour d'une rue noyée dans le brouillard, je tombai sur un joueur de cornemuse vêtu d'un kilt traditionnel, qui charmait les passants avec un morceau celtique. Un pub du Royal Mile me servit la spécialité locale : le Haggis, panse de brebis farcie. Je fis les boutiques dans Princes Street et

m'offris une écharpe en tartan écossais.

Peu à peu, je pris mes marques à St Andrews, ma nouvelle terre d'accueil. Je me promenai au bord de la mer du Nord, parfois avec la marée haute et de grandes vagues, parfois avec la marée si basse que la mer semblait avoir disparu. Je marchai jusqu'aux ruines de la cathédrale, son ancien cimetière et ses tombes millénaires. C'était si calme... Je me rendis sur la jetée située à côté du vieux port, exposée au vent. Au loin, de l'autre côté de la mer, et par-delà les terres de l'Angleterre, se trouvait mon pays – Guillaume, Lara.

Je fis mes courses au magasin Tesco, mettant dans mon panier toutes sortes de choses que je ne connaissais pas, comme du cheddar, du jambon au miel, du Black Pudding, du beurre de cacahuète ou du Lemon Curd. Flâner dans les rues devint ma nouvelle occupation, et tandis que je me familiarisais avec la livre sterling en achetant des œuvres de Shakespeare chez des bouquinistes, arborant fièrement mes pièces de 1 £, mes économies fondaient comme neige au soleil.

Un après-midi, je sortis me promener près du lac que je voyais depuis ma fenêtre. Au bout de la rue, derrière la maison, un petit sentier y conduisait. À mon arrivée, des cygnes s'approchèrent et des canards rejoignirent le lac pour s'y désaltérer. Je m'accroupis un instant pour les observer quand



mon regard s'accrocha soudain sur un trèfle à quatre feuilles. Quelle chance ! Je le cueillis, il me porterait bonheur. Un souffle d'air chaud et sucré me traversa et je frissonnai.

Derrière le lac se trouvait un petit bois, dans lequel je m'enfonçai. Sous mes pas les brindilles craquaient, je pouvais sentir l'humus et les herbes fraîchement mouillées. Après quelques minutes de marche, j'atteignis un grand champ que longeait un ruisseau. Des perdrix s'envolèrent devant moi, tandis que mes mollets s'accrochaient aux chardons. C'était exaltant de découvrir tout ça juste à côté de chez soi. J'étais heureuse, seule dans la nature, au grand air et dans ces grands espaces. Je me sentais bien, mieux que depuis bien longtemps.

Lorsque je rentrai, l'après-midi se terminait. La promenade autour du lac m'avait émerveillée. Alors que je tentais de me résoudre à écrire un mot sur une carte postale pour Guillaume, la porte d'entrée s'ouvrit soudainement et un groupe d'hommes fit irruption dans la pièce.

— Anne, j'ai invité quelques collègues de travail... lança Mathieu gaiement.

Il me présenta un énergumène prénommé Donald, qui était venu avec son journal intime sous le bras, Ben, un Écossais roux qui fumait la pipe, Tom, un grand gaillard aux cheveux blonds coupés

au carré, portant un cardigan et un chapeau style détective privé, et Heinrich, l'allemand à petites lunettes. Alex amena des bières sur la table du salon, et je me joignis à eux. Ils parlaient tous si vite que je ne saisisais rien à leur conversation. Je me tournai vers Ben et tentai de bavarder avec lui ; il me fit répéter plusieurs fois, lui non plus ne comprenait pas ce que je disais.

— Tu as trop d'accent français.

Je souris. Un vrai dialogue de sourds ! Jamais je n'avais pensé que les autres ne reconnaîtraient pas les mots que je prononçais. Lui aussi avait un accent. Il roulait les « r » à tel point que ça en devenait comique.

Tom m'interrogea :

— Alors, toi, la nouvelle... Comment trouves-tu Lochan Wynd ?

— Bien. C'est sympa ici, ça a beaucoup de charme.

— As-tu été faire un tour près du lac ?

— Oui, cet après-midi justement.

— Fais attention. C'est un lieu chargé de sombres histoires...

Je ne voyais pas du tout quels mauvais présages pouvaient être liés à un endroit si ravissant. Mathieu nous interrompit :

— Déjà une semaine que tu es là, et je suis sûr que tu n'es pas encore allée boire de bière au pub !

C'est un sacrilège. Allez, on t'emmène !

Poussée par les hommes, je finis par les suivre. La décoration intérieure était chaleureuse : une épaisse moquette au sol, un plafond orné de motifs peints et illuminé de lampes, de grands miroirs sur les murs, une bibliothèque en fond et une cheminée sans âtre. Le serveur me regardait avec insistance. J'allai au comptoir commander un remontant.

— Un *whisky on ice* pour la dame... m'annonça-t-il en me donnant la consommation, un sourire en coin.

— Merci.

— Française ?

— Ça s'entend tant que ça ?

— Oui. C'est charmant, l'accent français.

Je me sentis rougir, mais je compris plus tard qu'il n'essayait pas de me draguer.

— Vous êtes en vacances ?

— Non, enfin un peu, si on veut. Je suis venue me changer les idées, mais je compte bien me trouver un travail. Mes économies ne vont pas durer éternellement.

— Je vois. Vous cherchez quel type de job ?

— Je ne sais pas encore.

— Revenez me voir, on risque d'embaucher d'ici peu. Notre serveuse nous quitte.

D'un signe de tête, il désigna la jeune fille qui passait un coup de torchon sur les tables. Je remarquai que son ventre était arrondi. Je me sentis soudain mal à l'aise. Lara. Ne pas y penser... J'attrapai mon verre et je retournai m'asseoir avec les autres.

Autour de la table, l'anglais prenait plusieurs accents et j'essayais de suivre les conversations. La discussion s'engagea, sur la philosophie, sur les différences entre les cultures, sur les voyages, le cinéma. Pour donner plus de poids à nos paroles, nous avalions de grandes gorgées de bière et de whisky. Je finis par être ivre, ivre d'alcool, mais aussi de musique et de fête, moi qui m'étais isolée ces derniers temps, ne supportant même pas d'écouter la radio.

Le pub ferma pour la nuit. Je rentrai au 7 Lochan Wynd avec mes nouveaux compagnons. Mathieu était petit et gringalet, fier de son pays natal. Ses cheveux bruns mal coiffés lui donnaient un air d'Einstein. La porte d'entrée n'était pas verrouillée et comme je m'en étonnais, il m'expliqua qu'ils la laissaient toujours ouverte. Je demandai pourquoi, mais il était déjà parti chercher une bouteille de vin. Je m'assis sur les marches devant l'entrée, avec Alex et William. Mathieu revint bientôt.

— Mais c'est infect ! m'exclamai-je, après

avoir trempé mes lèvres dans le verre qu'on me tendait.

— Et oui, mais, Anne, on n'est pas en France. Ici, il n'y a pas mieux, m'expliqua Mathieu.

Je continuai en anglais, pour que William et Alex puissent comprendre. Le vin rendait les mots plus coulants, plus faciles à saisir. Parler anglais était presque exotique, pour moi ; cela me donnait la sensation d'oublier les choses qui m'étaient arrivées en français. Malgré tout, j'étais frustrée d'avoir encore tant de mal à dire ce que je voulais dans cette nouvelle langue. Tout se bousculait dans ma tête... Au moment de m'exprimer en anglais, le vocabulaire s'amenuisait, et au final je ne sortais que des banalités. Je parlais comme dans les livres, selon William.

Il se faisait tard, et je décidai d'aller me coucher. Comme je passais près de lui, Alex m'attrapa le bras :

— Ne verrouille pas la porte de ta chambre.

Je fis un rêve étrange et intense, qui me laissa troublée à mon réveil. Je marchais sur l'eau, nue, et sous mes pieds se reflétaient des nuages blancs. J'étais blonde et très pâle, les cheveux longs. Derrière moi, je sentais une présence, mais en me retournant, je ne voyais personne, seulement des arbres. En me penchant sur la face du lac, mes

cheveux s'allongèrent pour toucher l'eau, et à ce moment je devins translucide puis liquide, jusqu'à me fondre avec le lac. Depuis le fond des eaux, sans pouvoir en sortir, j'apercevais des personnes passer près du bois, me chercher sans me voir. Mes cheveux flottaient devant mes yeux. Tout autour de moi, je sentais le poids de l'eau, et soudain quelqu'un me prit la main, je me retournai et je vis Lara, âgée de quatre ou cinq ans, qui me souriait.

Je me réveillai en sueur, la bouche pâteuse, le cœur battant à tout rompre. Je ne reconnaissais pas la pièce. Où étais-je ? Après quelques secondes qui me permirent de reprendre mes esprits, je me levai et tirai le rideau. Là-bas, je pouvais distinguer le lac derrière l'épais brouillard, avec les grandes ombres des arbres qui se dessinaient tout autour.

J'avais besoin d'air, j'ouvris la fenêtre. De minuscules gouttes vinrent brumiser mon visage. Cela faisait du bien. J'entendis quelques corbeaux croasser, leur cri se répercutant dans tout le paysage. Le soleil n'était pas encore levé, mais le jour commençait à poindre, diffusant une faible lumière. Mon regard tomba soudain sur une silhouette qui s'éloignait doucement du lac. Quelle idée de se promener de si bonne heure ! Une fin de soirée bien arrosée ? Je plissai les yeux : c'était une jeune femme en robe de chambre, aux cheveux longs. Peut-être était-elle somnambule ? Elle finit

par sortir de mon champ de vision. Je refermai la fenêtre et retournai dans le lit, mais je ne parvins pas à me rendormir. Les minutes me semblaient interminables. Le temps paraissait si lent depuis que j'avais perdu mon bébé... La nuit, j'attendais sans savoir quoi. J'ouvris *Hamlet* et tentai de lire, sans succès : les mots n'avaient aucun sens sous mes yeux. Le bruit de mon cœur résonnait dans mes oreilles.

Je me souvins de ces longues nuits après la mort de Lara. Je pouvais entendre les ronflements réguliers de Guillaume et sentir sa chaleur calme à mes côtés, sans pouvoir m'y fondre, sans que son sommeil m'enveloppe. C'était injuste. Que faisais-je dans ce lit désagréable, dans cette pièce oppressante, dans cette maison insignifiante ? Nous n'étions rien, des riens qui vivaient d'absurdités jusqu'à la fin de notre existence ridicule.

Lara me manquait tant ! Je la sentais, à l'intérieur de moi, bien au chaud dans mon ventre, en sécurité. Elle ne pesait pas lourd, mais c'était une présence délicate, discrète et imbriquée à mon corps, liée à moi au plus profond. Je posai ma main sur mon abdomen, mais là, il n'y avait plus rien. Rien.

*C'est un très beau bébé, avait dit la sage-femme. Regardez ses petits doigts, son visage...*

Comment ne pas perdre l'esprit ? Elle pesait

930 grammes. Elle avait la peau rouge sang. Je n'avais pas voulu qu'on nous injecte ce produit, j'aurais préféré la garder en moi...

*Bercez-la, elle a besoin de vous. Vous êtes une mère maintenant, malgré ça. Créez du lien avec elle, acceptez le fait qu'elle a existé et qu'elle est partie.*

Enfin, au matin, je me levai et j'ouvris les rideaux : la vie sauvage, le petit lac où des cygnes se laissaient glisser, la pelouse grignotée par des lapins gris, le bois au loin. Il me semblait que j'avais à peine dormi.

Je descendis à la cuisine en pyjama, l'esprit embrumé et la tête lourde.

— Le petit-déjeuner est prêt !

Mathieu était assis à table, avec William. Cela sentait bon le bacon grillé. Il y avait des œufs brouillés, du porridge, des céréales, des pancakes. Un régal ! Il restait un peu de café dans la cafetière à piston et j'en remplis une tasse que je fis chauffer au micro-ondes. William parlait, mais c'était difficile de se concentrer sur ce qu'il disait, de bon matin. J'avais l'impression que ma cervelle était aussi brouillée que les œufs de mon assiette. Je devais mettre le français sur « off » et l'anglais sur « on ».

— T'as bien dormi ?



— Oui, à peu près, merci.

Mathieu et William se lançaient des regards silencieux. Puis Mathieu m'expliqua :

— Ta chambre... Elle est longtemps restée vide.

— Tu sais que la maison appartient à la grand-mère d'Alex, qui vit maintenant en résidence de retraite... ajouta William.

— Elle a toujours dit de ne pas verrouiller les portes ici.

— Et ta chambre donne sur le lac.

— Donc c'est pour ça qu'elle est restée sans locataire.

Surprise, ma fourchette en suspens, je leur demandai en les regardant bien dans les yeux :

— Sans locataire... Je ne comprends pas. Quel est le rapport avec la chambre ?

Ils avaient l'air d'hésiter. Mathieu se lança, en français :

— Anne, tu es une chic fille, tu mérites de savoir. Certaines personnes ont décidé de quitter la maison après avoir dormi seulement une nuit dans ta chambre. À cause des bruits bizarres. On s'inquiète pour toi, c'est tout. Cela fait plus d'une semaine que tu vis ici et tu ne nous as fait aucune remarque. En plus, depuis que tu es arrivée, on ne te croise pas beaucoup.

J'étais abasourdie.

— C'est gentil, les gars, mais j'ai rien entendu. C'est quoi, un genre de « bizutage » du nouveau colocataire ?

— Mais non, c'est sérieux. Si tu dis que tout va bien, alors tant mieux.

— Je me réveille souvent la nuit, s'il y avait eu quelque chose de bizarre je l'aurais vu. Il est où, Alex ?

— Il est parti à la messe.

— À la messe ?

Seul un haussement d'épaules me répondit. William s'éclipsa. Mathieu alluma une cigarette, puis sortit sur les marches de l'entrée pour la fumer. Je finis mon petit-déjeuner, pleine d'interrogations. Il me faudrait demander à Alex si ces histoires étaient vraiment fondées. La maison de sa grand-mère ? Des bruits la nuit ? Mis à part mes cauchemars et mes insomnies, rien d'autre ne me dérangeait. Je partis prendre ma douche et lorsque je redescendis, Mathieu n'avait pas bougé. Je le rejoignis sur le pas de la porte.

Il me vit à peine arriver, tant il était absorbé par une fenêtre du deuxième étage en face.

— Qu'est-ce qu'elle est belle, putain !

En plissant les yeux, j'examinai la façade, mais ne lui trouvai rien de spécial. Puis une silhouette se dessina dans l'encadrement et je